

LES POÈMES
DE
T'AO TS'IEN

Traduits du chinois par
LIANG TSONG TAI

PRÉFACE DE
PAUL VALÉRY

AVEC TROIS EAUX-FORTES ORIGINALES DE SANYU
ET UN PORTRAIT DU POÈTE D'APRÈS HWANG SHEN



ÉDITIONS LEMARGET
43, RUE MADAME, 43. — PARIS (VI^e)
M C M X X X





à Monsieur Morgoulieff.

Hommages respectueux du traducteur

Liang-Tsong Tai.

LES POÈMES DE T'AO TS'IEN

陶 潛 詩 選

梁 宗 岱 法 譯
梵 樂 希 序 文

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION :

- 1 exemplaire unique sur japon nacré, numéroté I, contenant deux suites des illustrations (une noire et une bistre).
- 5 exemplaires sur japon impérial, numérotés de II à VI, contenant deux suites des illustrations.
- 10 exemplaires sur hollande van Gelder numérotés de VII à XVI, contenant une suite des illustrations.
- 290 exemplaires sur vélin d'Arches à la forme, numérotés de 1 à 290.

EXEMPLAIRE N° 22



A JEAN PRÉVOST

Cher ami,

Quelques-uns de ces poèmes dormaient dans mon tiroir longtemps après avoir été faits. Écœuré par tant de mauvaises traductions de notre poésie, et craignant d'en profaner à mon tour les chefs-d'œuvre, je n'osais les montrer à aucune de mes connaissances. Je vous les ai fait lire pourtant, un soir, à la lueur d'une veilleuse au bord de la Seine. Et, à ma grande surprise, ils ont trouvé en vous une prompte approbation. Dès lors, votre encouragement m'a permis de poursuivre tranquillement mon travail, dont le fruit fut ce petit volume. Ces poèmes, que nous avons lus ensemble au fur et à mesure qu'ils étaient transposés en français, ont, depuis, subi de nombreuses et légères altérations. Mais je suis sûr que vous les reconnaîtrez.

LIANG TSONG TAI.

LE premier de sa race dont j'aie fait la connaissance, fut M. Liang Tsong Tai. Il parut un matin chez moi, fort jeune et fort élégant. Il parlait un français très net, parfois un peu plus châtié que celui de l'usage.

M. Liang m'entretint de poésie avec une sorte d'enthousiasme. A peine entré dans ce sujet sublime, il cessa de sourire. Il laissa même percer quelque fanatisme. Cette flamme rare me plut. Bientôt mon contentement se fit surprise, sitôt lus, et relus aussitôt, les feuillets que Liang me mit sous les yeux.

C'étaient des vers anglais; c'étaient des vers français... Les premiers me semblèrent assez bons; mais

*je n'osai me prononcer, car je n'osai me croire.
Quant aux français, leur qualité était certaine.
A quoi le vîtes-vous? pensera-t-on.*

*Dieu sait si mon état m'oblige à regarder des vers!
On m'en adresse chaque jour, comme s'il appartenait
d'en juger à ceux dont ce fut le travail d'en faire! Il
y eut jadis, sans doute, quelques « vérités » ou prin-
cipes communs, quelques exigences définies qui s'im-
posaient assez pour qu'une manière de science des
vers existât, permît de trier les poèmes et de conseiller
les auteurs. On s'accordait entre soi sur diverses
finesses de métier et quelques difficultés cruciales : il
existait une convention pour la connaissance du Bien
et du Mal. Mais tous les arts sont libres désormais;
personne n'y est plus expert que quiconque. L'an-
tique distinction du Bien et du Mal est remplacée
par ceci : Génie ou non?*

*Je n'y vois point d'objection. Je trouve seulement
assez remarquable qu'une époque dont on peut bien*

dire qu'elle s'est donné pour souveraine, et presque pour idole, la Technique; qui se consume à organiser, articuler, rythmer, décomposer et recomposer tous les actes de fabrication; qui ne parle que de contrôle, de tests, de standards, de spécialités et de spécialistes, — ait, au contraire, dans l'industrie des Lettres et des Beaux-Arts, rejeté toutes méthodes transmissibles, toutes communes mesures, toutes conditions de comparaison universellement consenties. Mais l'art, dans l'opinion des modernes, est si étroitement associé à l'idée fixe de spontanéité, ou à une sorte de spiritualisme révolutionnaire, qu'un ouvrage qui ne respire je ne sais quoi de rebelle et de factieux est présumé peu intéressant. Ce n'est, au fond, qu'une convention de rupture et d'incommensurabilité qui se substitue aux anciennes, — avec cet avantage sur celles-ci qu'elle est simple et unique.

Cependant la tradition de juger existe encore, au rang de ces coutumes et de ces rites qui survivent à leur vertu.

Comment juger sans lois? — Et ensuite, comment se prononcer sur une œuvre, si l'on répugne à ne fonder son appréciation que sur l'impression d'un moment?

Il faut donc se faire une règle simple et assez constante, qui ne peut, sans doute, qu'être arbitraire dans son principe, mais qui soit fixe, une fois choisie, — qui s'ajuste à des caractères de l'œuvre existant nécessairement dans toutes les œuvres, et qui réduise le plus possible la part du sentiment personnel.

J'ai adopté le système de considérer sur toute chose, dans les textes qu'il faut bien que je juge, leur langage même, et son harmonie.

Ce n'est pas que je m'inquiète fort de la correction grammaticale toute sèche : orthographe et accords sont des observances de pure vanité, qui n'engagent pas les vrais intérêts du discours et qui n'ont rien à faire avec les valeurs vives de l'esprit. Elles n'importent qu'aux ambitions les plus restreintes. L'orthographe est enfant du hasard; les accords n'ont rien

d'essentiel : divers peuples s'en passent. Mais il existe un sentiment du poids et des puissances des mots, il existe une possession profonde, et comme organique, des fonctions de la syntaxe, un goût de l'enchaînement des formes, de la manœuvre des unités du discours et de la subordination des figures qui le composent : les percevoir dans un texte, c'est y lire un avenir d'écrivain.

Que s'il s'agit d'un poème, la condition musicale est absolue : si l'auteur n'a pas compté avec elle, spéculé sur elle; si l'on observe que son oreille n'a été que passive, et que les rythmes, les accents et les timbres n'ont pas pris dans la composition du poème une importance substantielle, équivalente à celle du sens, — il faut désespérer de cet homme qui veut chanter sans trop sentir la nécessité de le faire, et dont les mots qu'il offre suggèrent d'autres mots.

Ce système simple permet de conclure assez vite et assez raisonnablement. Si l'on trouve dans un écrit une certaine conscience des ressources de la langue, de

ses valeurs et de ses articulations; si l'on y reconnaît aussi d'heureuses dispositions musicales, on peut penser qu'il y a dans l'auteur assez de sensualité et de force de construction ou de combinaison pour qu'il puisse songer sans démente à se développer en poète.

Je fus étonné, presque intrigué, de remarquer dans les essais de mon jeune Chinois la présence des bons symptômes que je viens d'indiquer. Ses vers étaient positivement meilleurs que la plupart de ceux que l'on me prie ou que l'on me somme de lire. J'y trouvai quelque chose de plus. Ces petites pièces étaient visiblement écrites sous l'influence des poètes français d'il y a quarante ans. Il parut alors, entre le Parnasse et le Symbolisme, une recherche d'accommodement entre la rigueur extrême et l'extrême liberté; et cet effort de composer l'architectonique des uns avec les musiques des autres conduisit ceux qui s'y complurent à étudier, inventer ou multiplier divers artifices parfois délicieux.

Quoique Chinois, et n'ayant que depuis peu appris notre langage, M. Liang Tsong Tai semblait, dans ses vers et dans ses propos, non seulement instruit mais friand de ces finesses fort spéciales. Il en usait, il en parlait étrangement bien.

Mais je trouvai bientôt que ma surprise était naïve. Quoique Chinois... Mais non!... Parce qu'il était Chinois, Liang nécessairement devait mieux qu'un Européen, mieux qu'un Français moyen, voire qu'un bachelier, soupçonner, pressentir, déceler, tenter de surprendre et de faire siens ces moyens délicats, ces abus très précieux qui transforment le vil langage en matière d'opérations exquises, et en tirent des objets trop purs ou trop délectables; font d'un mot une pierre rare; et d'un vers, une structure définitive dont la perfection intrinsèque enferme un éternel événement d'incorruptible volupté.

La race des Chinois est, ou fut, la plus littéraire des races, la seule qui jadis ait osé confier le soin du gouvernement à des lettrés, celle de qui les maîtres

se vantaient plus de leur pinceau que de leur sceptre, et plaçaient des poèmes dans leurs trésors.

Je sais bien que les Chinois n'ont pas fait assez de mathématiques; malheureuse négligence dont ils pâtissent à présent; et négligence inconcevable, car on ne conçoit guère comment leur esprit étonnamment ingénieux ne s'est pas laissé égarer du côté des nombres et séduire aux symboles. On dirait cependant, à considérer certains travaux fort compliqués qu'ils exécutent en ivoire ou en bois très dur, qu'ils aiment à imaginer, et imaginent avec précision, des modèles de continus. Or, les complexités de cette espèce intéressent une science encore fort jeune, l'une des branches les plus difficiles de la géométrie. Mais il n'y eut pas de géomètres chez les Chinois, et leurs intuitions sont demeurées intuitions d'artistes; elles n'ont pas servi de prétexte et de premier support aux développements logiques d'une pensée abstraite...

Ces réflexions me conduisirent à trouver enfin naturel que M. Liang ait perçu dans notre littérature,

presque aussitôt qu'il l'eut connue, ce par quoi elle s'apparente aux créations de l'art le plus subtil et le plus ancien des arts existants. Les Chinois passent pour inventeurs de raffinements de toutes sortes. On dit qu'ils amenuisaient l'amour comme les supplices, et exerçaient la matière morte ou vivante avec la même hardiesse, la même patience et les mêmes curiosités que l'Occident en dépensait sur les idées, dans ses déductions et ses analyses.

Un rejeton de cette race a donc de grandes chances pour être sensibilisé bien plus qu'homme d'Europe à l'endroit des recherches de jouissance les plus déliées.

Il me suffit maintenant de suivre un peu plus avant cette pensée pour aboutir au présent ouvrage. L'extrême du raffinement, en tous pays, à toute époque, en arrive toujours à une sorte de suicide : il expire dans le désir d'une suprême simplicité; mais savante, et comme parfaite simplicité, pareille à la simplicité ruineuse d'un homme très riche qui se vêt, chez le tailleur le plus coûteux, de vêtements dont le prix est

imperceptible à première vue; ou qui ne s'alimente que de fruits, que toutefois il cultive à grands frais dans ses campagnes. C'est qu'il y a deux simplicités : l'une primitive, et qui vient du manque; l'autre, née de l'excès, et par l'abus désabusé. La fameuse simplicité des classiques, leur nudité composée, leur pureté si éloignée de l'innocence ne peuvent jamais paraître qu'après des temps d'abondance désordonnée et d'expériences thésaurisées, à la faveur du dégoût qui émane de trop de richesses et qui inspire de les réduire à leur essence. Dans les ouvrages qui se font alors, on s'abstient de les faire voir; on préfère montrer ce qu'elles supposent.

Voilà ce que je reconnais dans les poèmes de T'ao Ts'ien, dont M. Liang Tsong Taiï nous offre cette aimable traduction; et voilà ce qui m'engage à rapprocher cet antique poète des classiques anciens et de certains de nos français.

Voyez comme T'ao Ts'ien regarde la « nature ». Il s'y mêle, il en participe; mais il ne songe

pas à épuiser ses sensations. Les classiques ne font pas de ces descriptions qui supposent des yeux spéciaux de peintre, ou qui appellent tout le dictionnaire sur la scène. Un classique, même chinois, répugne à cette inhumanité, quelquefois admirable, qui, de précisions en précisions, ou de métaphores en métaphores, parvient à rendre les choses mille fois plus sensibles au lecteur qu'elles ne furent à l'écrivain par elles-mêmes, dans le réel. Ces artistes discrets contemplent les paysages parfois en amoureux, parfois en sages plus ou moins souriants. Ils se donnent d'autres fois pour amateurs de jardins, ou de pêche, ou de chasse; ou simplement de fraîcheur et de quiétude. Il en est ainsi des Virgile et des La Fontaine chinois.

T'ao Ts'ien aurait aisément trouvé le frigus opacum, les amica silentia; et quant au sombre plaisir d'un cœur mélancolique, il ne fait guère autre chose que nous le chanter. Il se peint quelquefois délicieusement soi-même :

Je m'appuie sur la fenêtre, dit-il,

Je contemple dans ma joie mes branches favorites...

ou bien :

L'ombre s'épaissit; cependant je m'attarde
A caresser le pin solitaire...

Cette caresse va fort loin.

Les poètes, sans doute, perdent presque toute la substance de leur art dans les traductions; mais je me fie au sens littéraire qui m'a tant surpris et ravi chez M. Liang Tsong Taiï pour m'assurer qu'il a tiré pour nous de l'original tout ce que permettait d'en tirer l'immense différence des langages.

Paul VALÉRY.

NOTES SUR T'AO TS'IEN

T'ao Ts'ien ou T'ao Yuan-Ming (365-427 ap. J.-C.), dont la vie fut une longue lutte, est une des gloires de la poésie chinoise. Contraint par la nécessité matérielle, il entra au moins quatre fois dans la vie officielle mais chaque fois se retira aussitôt, en raison de son aversion pour les obligations de sa charge.

Il passa alors le reste de sa vie dans la retraite, s'occupant de poésie et de musique, cultivant les champs et les fleurs, surtout les chrysanthèmes, qui

sont intimement liés à son nom. Malgré la misère qui accompagna toute sa vie, il garda jusqu'au dernier moment la lucidité d'esprit et la sérénité d'âme dont témoignent son « Oraison funèbre sur sa Mort » et son « Testament à ses Fils », écrits à la veille de mourir. A travers ses œuvres, nous apercevons une sorte d'optimisme stoïque qui s'élève cependant au-dessus du stoïcisme. C'est que, de tous les poètes, il est le plus près de la nature, son art comme son âme.

Il est surtout et populairement connu par son grand poème « Le Chant du Retour » et une fable en prose intitulée « La Fontaine des Pêcheurs en fleurs », qui représente en quelque sorte son Eldorado. Ses vers, à la fois simples, spontanés, gracieux et virils, sont admirés et imités par les poètes de tous les temps, et les grands noms tels que Li Tai-Pei, Wang Wei, Po Tchu-I et Sou Tong-Po, n'y font pas exception. Il est remarquable que, vivant à une époque où l'abondance verbale et la richesse d'images prédominaient

dans la littérature, T'ao Ts'ien se distingua par la simplicité et le naturel. Un critique des T'ang dit de lui : « Ses sentiments sont réels, ses paysages sont réels, ses faits sont réels et ses pensées sont réelles. Son art atteint une telle plénitude qu'il paraît parfaitement spontané. Son labor limæ ne laisse aucune fissure visible. »

LIANG TSONG-TAI.

Janvier 1929.

BIBLIOTHEQUE
LYON
SALOMON-REINACH



LE LETTRÉ DES CINQ SAULES

LE « Lettré des Cinq Saules », personne ne connaît son origine, on ignore également son nom et son prénom. Comme il y avait cinq saules devant sa hutte, ses contemporains lui en firent un sobriquet.

Tranquille et taciturne, il n'aimait ni la gloire ni la richesse. Il se délectait dans les livres, mais répugnait à toutes explications

minutieuses. A peine entrevoyait-il le sens qu'il en oubliait de joie le manger.

Il avait une passion pour le vin, mais, étant pauvre, il pouvait rarement s'en procurer. Ses amis, le connaissant ainsi, ne manquaient pas de l'inviter à boire. Il vidait tout chaque fois, car son but était d'être ivre. Et une fois ivre, il se retirait à son gré, n'hésitant jamais à rester ou à partir.

Les quatre murs de sa maison, délabrés et sans décor, ne l'abritaient ni du vent ni du soleil. Tout haillonneux qu'il fût, et souvent vides son panier et saalebasse, il demeurait cependant content et sans inquiétude.

Pour se divertir, il composait parfois des poèmes où se révélaient ses aspirations, sans souci du gain ni de la perte. Ainsi s'écoula sa vie.

Commentaire de l'historien : « Ne pas s'affliger de la pauvreté et de l'humilité; ne pas

courir après la richesse et les honneurs. » Ces paroles de K'ien-Lou ne trouvent-elles pas dans cet homme une digne illustration ? Il buvait dans la joie, chantait dans l'extase : Était-il le sujet du roi de l'âge d'or ? Était-il le sujet d'un prince du bon vieux temps ?

SUBSTANCE, OMBRE ET ESPRIT

Substance à ombre :

CIEL et terre existent éternellement.
Fleuves et monts ne changent jamais.
Mais dans leur mouvement perpétuel
L'herbe et l'arbre sont tour à tour
Fanés et reverdis par rosée et par givre.
Et Homme le sage, Homme le divin —
Échappera-t-il seul à ce destin ?

A peine apparaî-t-il un moment dans ce monde
Qu'il s'efface aussitôt pour ne plus revenir.
Comment sait-il que les amis qu'il a laissés
Pensent à lui et déplorent sa perte ?
Seuls ses objets d'usage subsistent.
Quand ses amis les voient, leurs larmes coulent.
N'ayant pas la magie de l'immortalité,
Je subirai certainement le même sort.
Écoute donc ce bon conseil : quand tu as
Du vin, ne manque jamais de le boire.

Ombre à Substance :

L'art d'immortalité n'est que pure folie :
Pour préserver la vie nous sommes impuissants.
J'errerais avec joie au Palais de Ts'ong-Hua ;
Mais où est le chemin qui pourrait nous con-
duire ?
Depuis le moment où j'étais unie à toi,
Nous avons partagé nos chagrins et nos joies.
Quand tu es dans le noir je te quitte un instant,

Mais me relie à toi pour le reste des jours.
Hélas! éphémère est notre existence,
Et, tristement, nous nous déroberons au monde.
Qu'avec le corps le nom de même disparaisse
Est une pensée qui me consume le cœur.
Donc, pendant qu'il est temps, luttons et tra-
vaillons
Pour accomplir de bons actes qui nous com-
mémorent.
Le vin, sans doute, peut dissiper les douleurs :
Est-il comparable à la belle renommée ?

Esprit explique :

Dieu ne peut que mettre en mouvement :
Chaque être doit se contrôler soi-même.
Homme, grâce à moi, est le second des Trois
Ordres.
Bien que nous soyons de différentes souches,
Nous sommes nés les uns dans les autres.
En vain nous efforçons-nous d'éviter

Le partage intime du bien et du mal.
Les Trois Empereurs étaient de grands saints
— Cependant, où sont-ils maintenant ?
Maître P'eng qui avait joui d'un grand âge
Partit enfin quand il voulut rester.
Et tôt ou tard, riche et pauvre : chacun s'en
va!

Le simple ni le sage ne peut avoir de sursis.
L'ivresse qui nous livre un oubli temporaire
Ne précipite-t-elle aussi la vieillesse ?
Les bons actes ne sont-ils pas un bien en soi ?
Que nous importent les louanges d'autrui !
Par toutes ces pensées vous me faites injure.
Allez plutôt où le destin vous mène :
Embarquez-vous dans la vague d'éternité,
Sans joie ! sans crainte ! Quand vous devez partir
— Partez ! Pourquoi vous plaindre ?

RETOUR AUX CHAMPS
ET AUX VERGERS

ÉTANT jeune j'étais en désaccord avec la
foule :

Ma seule passion fut pour les monts et les
collines.

Aveuglé je tombai dans la Trame de Poussière
Et n'en suis délivré qu'à ma trentième année.
L'oiseau en cage languit pour son bocage ancien ;

Le poisson de l'étang songe à sa source première.

J'acquis un lambeau de la lande du Sud,
Resté rustique, je reviens aux champs et aux vergers.

Ma terre s'étend sur plus de dix acres;
Dans ma hutte de paille il y a huit ou neuf pièces.

Saules et ormeaux ombragent les gouttières;
Pêchers et pruniers se rangent devant la salle.
Brumeux, brumeux les hameaux lointains;
Vacillante, vacillante, la fumée du village.

Un chien aboie au fond des allées;

Un coq chante sur la cime d'un mûrier.

A la porte et dans la cour — pas un murmure extérieur :

Loisir et silence règnent dans les salles.

Longtemps j'ai vécu prisonnier dans la cage :

Enfin, je m'en retourne à la Nature!

OMBREUX, ombreux le bosquet devant la
salle

En mi-été s'emplit de fraîcheur.

Le vent du sud suit le cours de la saison;

Mon sein s'ouvre à ses brusques rafales.

Libre de tout lien, je vis dans la solitude.

Dès le matin je joue avec la harpe et les livres.

La laitue dans le jardin est encore humectée;

Du grain d'hier il reste en abondance.

Pour se suffire, il sied d'avoir une limite;

La profusion n'est point ce que je souhaite.
Je mouls le millet et fais du bon vin ;
Quand le vin est chauffé j'en verse à moi-
même.

Mes petits enfants jouent à mes côtés,
Gazouillant à peine des syllabes informes...
Tout cela me plonge dans une joie infinie
Et me fait oublier la couronne de la gloire.
Loin, loin, je regarde les nuages blancs :
Ma songerie se perd dans les pages d'antiquité.

NOUVEAU SÉJOUR

JADIS je voulais vivre au Village du Sud,
Non point par un caprice pour la maison.
Mais je savais qu'il abonde en cœurs simples
A qui donner mes matins et mes soirs.
Des années j'avais nourri cette pensée,
Et maintenant j'ai accompli mon vœu.
Que m'importe que ma hutte soit petite
Pourvu qu'elle abrite le lit et la natte.

Les voisins viennent souvent me voir
Pour disputer des choses anciennes.
Nous lisons les écrits rares et admirons en-
semble;
Ensemble nous commentons et éclairons les
sens obscurs.

APOLOGIE
POUR SON IVRESSE

DES cheveux blancs couvrent mes tempes,
Je suis ratatiné...
Bien que j'aie cinq fils,
Aucun n'aime papier ni pinceau.
A-Chou a seize ans,
Pour paresse il est hors concours.
A-Hsuen s'y met de bon cœur

Mais abhorre malgré lui l'art d'écrire.
Yong-Tuan a treize ans
Sans pouvoir distinguer 6 de 7.
Petit T'ong en a bientôt neuf
Et ne pense qu'aux poires et marrons...
Puisque tel est mon destin,
Que puis-je faire que de vider mon vin!



CHASSÉ par la faim, je m'en vais
Sans savoir où me mènent mes pas.
Cheminant, cheminant, je me trouve
Enfin dans ce village inconnu.
Frappant à la porte, je bégaye.
Mais vous, me devinant, d'un sourire
M'accueillez. Parmi les ris et le vin
Nous causons jusqu'au soir.
Réjouis de la nouvelle amitié,

Nous chantons, composant des poèmes. —
Merci, ami, de votre ineffable bonté;
Je regrette de n'avoir le talent de Hansin.
Comment pourrais-je vous rendre grâce
Sinon dans une vie future ?

JE construis ma hutte au milieu des hommes ;
Pourtant, auprès, ne bruit ni cheval ni
voiture.

Veux-tu savoir comment c'est possible ?

Un cœur distant se crée une solitude.

Je cueille les chrysanthèmes sous la haie de

l'est :

Calme et splendide m'apparaît le Mont du
Sud.

La buée des monts rayonne au déclin du jour,
Les oiseaux en troupe s'en retournent...
Dans ces choses se cache une vérité profonde.
Pour l'exprimer, les mots défontent !

TRISTE, triste, l'oiseau isolé de la foule
A la chute du soir il s'envolait encore :
S'envolant çà et là sans percher nulle part,
Nuit après nuit sa voix devenait plus perçante !
Après son chant, et sa pensée lointaine et claire,
Il venait, allait, ô comme son cœur s'afflige !
Il s'est choisi alors un grand pin solitaire,
Et, pliant son aile, il s'en revenait allègre.
Dans le vent violent tout arbre est dépouillé ;

Seul cet ombrage reste épanoui et vert.
Ayant trouvé l'asile où s'abrite mon âme,
Qu'aurais-je à craindre des mille cruels hivers ?

DANS le clair du matin quelqu'un frappe à
ma porte,
M'habillant à demi, je vais ouvrir moi-même.
« Qui donc êtes-vous qui venez de si bonne
heure? »
— « Un vieux paysan vient avec bonne inten-
tion. »
Il m'apporte du vin et de la soupe de riz,
Me croyant tombé dans une fortune adverse :

« Vous vivez en haillons sous un vieux toit de paille,
Mais ne semblez avoir aucun autre désir.
Puisque les autres ont tous une ambition,
Apprenez donc à vous rouler dans leur poussière. »

— « Merci, vieillard, de vos excellentes paroles.

Mon âme est façonnée autrement que la leur.
J'apprendrais peut-être à marcher dans leur ornière;

Être faux envers moi : n'est-ce pas m'égarer ?
Jouissons plutôt du vin que vous m'apportez :
Car ma route est tracée et ne peut plus gauchir. »

UN hôte se loge en moi.
Notre intérêt à chacun diffère :
L'un est toujours ivre ;
L'autre toujours éveillé.
Ivre et éveillé —
Nous rions l'un de l'autre,
Et nos langages ne se comprennent :
« Frissonnant, frissonnant
De crainte, ô quelle folie !

Sois ferme, sois fier,
Tu t'approcheras de la sagesse. »
« Écoute, ô ivrogne!
Quand le jour s'éteint,
Allume donc la chandelle. »

DANS l'Orient habite un lettré
De qui la mise est rarement complète.
Neuf fois dans un mois il mange son souï,
Tous les dix ans il porte un chapeau.
Un triste lot, pour sùr! — Cependant
Il a toujours radieuse mine.
Désireux de connaître cet homme,
Je me rends dès l'aube à sa demeure.
De sombres sapins bordent le sentier ;

Des nuages blancs couvrent son toit.
En devinant mon intention, il saisit
Son luth et en effleure les cordes :
La première note met la cigogne en essor,
La deuxième surprend le faisan solitaire —
Que ne puis-je, ami, rester avec vous
Et passer ainsi le glacial hiver !

ÉTANT jeune, j'étais fort et impétueux :
Un glaive à la main, j'errais seul !
La route était-elle courte et facile ?
De Tchang-Yeu j'allais jusqu'à Yéou-Tchéou.
Affamé, je mangeais l'herbe des montagnes,
Assoiffé, je buvais les flots des fleuves.
Mais où était l'Homme, vers qui j'aspirais ?
Je ne voyais que les sépulcres anciens.
Au bord du sentier se dressaient deux tombes :

L'une de Po-Ya et l'autre de Tchuang-Tchéou.
Puisque nulle part on ne trouve ces Hommes,
Que vais-je chercher dans mon vain voyage ?

LE LETTRÉ PAUVRE

APRE et glaciale l'année tire à sa fin :
En robe de coton je cherche du soleil
sous le porche.
Le verger du sud est dépouillé,
Les branches mortes s'entassent au jardin du
nord.
Je vide la bouteille et bois jusqu'à la lie,
Puis regarde la cuisine d'où ne s'élève aucune
fumée.

Livres et poésies s'amassent autour du fauteuil;
Mais la lumière s'en va : je n'aurai pas le temps de les lire.
Ma vie ici n'est point l'agonie de Tch'en,
Parfois pourtant j'ai dû encourir d'amers reproches.
Que je me souviene donc, pour apaiser ma détresse,
Que les sages d'autrefois ont partagé le même sort.

EN LISANT LE LIVRE DE MONTS
ET DE MERS

AU mois de juin les herbes poussent en
abondance,
Autour du hameau s'entrelacent les ramures
noires.
Les oiseaux sont heureux de trouver leurs
asiles :

Moi de même, je me plais dans mon humble
demeure.

Ayant labouré la terre, ayant semé les graines,
J'ai de nouveau le loisir de lire mes livres.

L'allée étroite étant impraticable aux voi-
tures,

Les amis sont obligés de retourner dans leur
char.

Dans l'excès de ma joie, je bois du vin prin-
tanier

Et cueille la laitue qui croît dans mon jardin,
Tandis que, portée par une bonne brise,
La pluie fine vient doucement de l'est.

Ma pensée flotte sur l'histoire des Tchéou ;
Mes yeux errent parmi les tableaux de Monts
et de Mers.

D'un seul regard j'embrasse tout l'univers :
Si tu n'as pas le bonheur, quand l'auras-tu ?

LE CHANT DU RETOUR

JE m'en retourne! Mes champs, mes vergers
Sont envahis par les mauvaises herbes :
Comment ne retournerais-je pas ?

Puisque j'ai fait de mon âme l'esclave de mon
corps,

A quoi bon m'attarder en regrets et gémir !

Non! Je ne gaspille plus mes soupirs sur le
passé;

Je concentrerai mon esprit sur l'avenir.

Je ne me suis pas égaré trop loin : je sens
Que je suis de nouveau sur la bonne route.

Léger, léger, l'esquif glisse avec lenteur,
Ma robe s'enfle et voltige au vent.
Je m'informe de ma route comme je m'avance,
Je maudis la faiblesse des premières lueurs !

Enfin ! m'apparaissent ma porte et ma maison,
Alors j'exulte, alors j'accours !
Les serviteurs se pressent à ma rencontre,
Mes enfants m'attendent devant la porte.
Les trois sentiers sont presque sauvages,
Mais les pins toujours verdissent
Et les chrysanthèmes s'épanouissent encore.
Je prends les petits par la main et entre,
Le vin m'est apporté à pleine bouteille.
Je vide la coupe et m'appuie sur la fenêtre.
Je contemple, dans ma joie, mes branches
favorites

Et savoure longuement la paix de ma chaumière...

Tantôt je me plais à flâner dans mon jardin
Où se trouve une porte rarement ouverte.
Je me repose au hasard sur mon bâton
Et lève parfois ma tête pour promener mon regard :

Nonchalants, les nuages sortent des vallées;
Les oiseaux, fatigués de vol, cherchent leurs nids.

L'ombre s'épaissit; cependant je m'attarde
A caresser le pin solitaire...

Je m'en retourne!

Je n'aurai plus d'amis pour me distraire.
Le monde et moi nous nous quittons;
Qu'aurais-je à chercher parmi les hommes
encore?

Je m'oublierai dans le bonheur familial,

Animant mes heures indolentes
Par les livres et la musique de ma lyre...

Les paysans m'annoncent la venue du printemps :

Nous aurons de l'ouvrage aux champs de l'ouest.
Tantôt je monte dans une charrette
Et cahote sur les collines escarpées;
Tantôt je rame sur une barque légère
Et cherche le long du ruisseau une grotte
obscur.

Les arbres, bourgeonnant joyeusement,
Montent vers leurs splendeurs nouvelles;
Les fontaines, en de sourds murmures,
Grelottent et ruissellent...

Allègre est la Vie dans la renaissante année :
Mais moi, je me réjouis du terme de ma course!

Ah! Combien de temps séjournerai-je dans ce
monde?

Pourquoi ne pas laisser mon cœur en repos ?
Pourquoi me tourmenter par de vaines inquié-
tudes,
Si je devrais rester ou partir ?
Je n'envie pas les honneurs,
Je n'envie pas la richesse,
Le Paradis est au delà de mon espoir.
Désormais, je profiterai des heures claires
Pour rôder seul aux champs et parmi les fleurs ;
Une bribe de chanson aux lèvres,
Je monterai sur les collines de l'est ;
Ou, accompagné par le chant limpide du ruis-
seau,
Je tisserai sur l'herbe mes poèmes.
J'accomplirai ainsi mes destins, réjoui
Du décret du ciel, le cœur libre de soucis.



LA FONTAINE DES PÊCHERS EN FLEURS

AU temps de T'ai-Yuan des Tsin, un pêcheur de Ou-Ling, en suivant le cours d'un ruisseau, oublia la distance parcourue, lorsqu'il fut arrivé à une forêt de pêcheurs en fleurs, s'étendant, sans un arbre d'autre essence, à plusieurs centaines de pas sur les deux rives. L'herbe fraîche répandait une senteur exquise ; les pétales effeuillés jonchaient la prairie.

Émerveillé, le pêcheur continua sa course,

curieux d'en connaître le terme. La forêt aboutissait à la source du ruisseau, qui jaillissait du bas d'une montagne; et là, il aperçut un petit orifice où tremblotait une faible lueur. Il laissa la barque et entra. Au début, le passage était si étroit qu'un homme pouvait à peine y passer. Mais, quelques pas plus loin, se découvrit tout à coup un espace vaste de lumière.

C'était une belle plaine de champs fertiles, de lacs limpides, de mûriers et de bambous luxuriants. Les hameaux se rangeaient avec ordre; les sentiers s'entre-croisaient, tandis que, de loin, se répondaient les coqs et les chiens. Les costumes des hommes et des femmes en train d'aller et venir, planter et travailler, ressemblaient exactement à ceux du dehors. Les vieillards aux cheveux blanchis, les enfants aux tresses pendantes, tous vivaient joyeux et contents.

Les habitants, en voyant le pêcheur, furent

très étonnés; mais, après avoir appris d'où il était venu, insistèrent pour l'emmener chez eux, lui offrant du poulet et du vin. Bientôt, informé de la présence d'un étranger, tout le village venait prendre des nouvelles. En parlant d'eux-mêmes, les habitants dirent que leurs ancêtres, depuis les troubles des Ts'in, s'étaient réfugiés, avec leurs familles, dans cette contrée reculée. Comme ils n'en étaient jamais sortis, leurs relations avec le reste de l'humanité furent coupées. Ils lui demandèrent ensuite quelle était la dynastie qui régnait, ignorant l'établissement des Han, sans parler des Wei et des Tsin. Le pêcheur leur ayant conté en détail, tous poussèrent un soupir.

Chacun à son tour invitait le pêcheur chez soi et l'entretenait avec bienveillance jusqu'au moment où ce dernier s'appêta à partir. « Inutile de parler de nous aux gens du dehors », lui recommandèrent-ils.

A la sortie, le pêcheur retrouva sa barque, et, comme il regagnait son chemin, en marqua attentivement les étapes. Arrivé à la ville, il exposa son aventure au préfet qui le pria d'aider ses hommes pour découvrir la région inconnue. Mais ne pouvant retrouver les marques, ils rentrèrent égarés.

Liéou Tseu-Ki de Nan-Yang, un lettré de distinction, en ayant entendu parler, se mit en route avec joie. Il mourut avant d'avoir mené à bien ses recherches. Depuis aucune tentative n'a été faite.

ORAISON FUNÈBRE SUR SA MORT

C'ÉTAIT en l'an Tin-Maou, au mois du mode Ou-I : la nuit était longue et glaciale; un grand vent sifflait et soupirait; des ombres de sarcelles traversaient le ciel; l'herbe jaunissait et les feuilles se dispersaient. Maître T'ao allait quitter la grande Taverne, où, comme un voyageur il avait séjourné un instant, pour rentrer définitivement à son foyer. Ses amis pleuraient et se lamentaient. « Cette

nuit », dirent-ils, « ses parents doivent s'assembler pour lui faire l'offrande des fruits délicats et une libation de vin clair. » Les visages autour de lui s'obscurcissaient; les voix devenaient de plus en plus confuses.

Ah! le beau malheur! le beau malheur!

Hélas! des myriades de créatures qui habitent ce vaste globe et les infinies régions des cieux, ce fut homme que je vins à naître. — Cependant, à peine fus-je entré dans ce haut état que la pauvreté devint la maîtresse de mes destins. Coupes et plats étaient souvent vides; en hiver, je n'avais que des vêtements d'été.

Pourtant, j'étais heureux : heureux lorsque je descendais la vallée pour puiser de l'eau; heureux lorsque, courbé sous les fagots, je marchais en chantant. A l'ombre de la porte je travaillais du matin au soir. Printemps et automne se succédèrent; il y avait de l'ouvrage

aux champs et aux vergers. Ainsi, après labou-
rage et semailles, culture et récolte, vint l'hiver.
Je me délectais alors dans la culture des clas-
siques et la musique de ma lyre. Et de même
qu'en été je me baignais dans les ruisseaux, je
me chauffais maintenant au soleil. Je m'em-
ployais sans trêve, mais n'éprouvais jamais la
fatigue; car mon cœur était en paix. Et c'est
parce que je me réjouissais dans la volonté du
ciel que je pus vivre jusqu'à mon grand âge.

Mais cette chose, la Vie, comme les hommes
la chérissent! Comme ils amassent les heures
et les jours! Il y a toujours quelque chose qu'ils
craignent de ne pouvoir accomplir — quel-
que chose qui les rendra précieux au monde
pendant qu'ils sont vivants, et chers à la
postérité quand ils seront morts. Mais j'allais
droit mon chemin. Je ne me souciais de rien.
Nul blâme ne pouvait me souiller; nulle
louange m'exalter. Le malheur vint, les désas-

tres me pourchassèrent. Cependant, je m'assis obstinément dans ma chaumière, buvant largement et composant mes chansons. C'est pourquoi aujourd'hui j'entre dans mon nouvel état sans regret et sans repentir — dans cet état où le chaud et le froid s'identifient, où l'existence et l'inexistence s'aplanissent...

Mes parents viennent à l'aube; mes amis accourent avant qu'il ne fasse jour. Ils m'enterrent dans une plaine sauvage, afin que mon âme soit en repos. Longue et fatigante est la course; la porte sépulcrale, désolée et lugubre. La cérémonie s'accomplit sans pompe. Sur ma tombe, ni statue ni stèle. Tout s'efface! Tout s'éloigne!...

Les jours passeront. Le mois succèdera au mois. Que m'importent alors les discours flatteurs et les élégies pathétiques? La Vie était dure. Mais la Mort?

Ah! le beau malheur! le beau malheur!



TABLE

TABLE

DÉDICACE	7
PRÉFACE	9
Notes sur T'ao Ts'ien	23
La lettre des Cinq Saules	29
Substance, Ombre et Esprit	33
Retour aux Champs et aux Vergers	37
Ombreux, ombreux le bosquet	39
Nouveau séjour	41
Apologie pour son ivresse	43
Chassé par la faim...	47
Je construis ma hutte	49
Triste, triste, l'oiseau...	51
Dans le clair du matin...	53
Un hôte se loge en moi...	55
Dans l'Orient	57
Étant jeune...	59
Le Lettré pauvre	61
En lisant le livre de Monts et de Mers	63
Le Chant du Retour	65
La Fontaine des Pêchers en Fleurs	73
Oraison funèbre sur sa mort	77

